





$61 \sqrt{234}$



LES
SONGES DROLATIQUES
DE
PANTAGRUEL

IMPRIMERIE LOUIS PERRIN
A LYON

Tiré à petit nombre.

LES
SOGNES DROLATIQUES
DE
PANTAGRUEL

où sont contenues plusieurs figures de l'invention
de maistre

FRANCOIS RABELAIS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES REMARQUES

PAR M. E. T.



PARIS
LIBRAIRIE TROSS

M DCCC LXIX



LES SONGES DROLATIQUES
DE
PANTAGRUEL

RABELAIS était mort depuis douze ans, lorsque, en 1565, l'éditeur Richard Breton mit au jour (1), à Paris, un mince petit volume de format petit in-8° & contenant 120 figures grotesques, gravées sur bois des deux côtés des feuillets & dépourvues de toute explication. Le

(1) Richard Breton éditait volontiers des collections de gravures sur bois ; il avait, en 1562, fait paraître le *Recueil de la diversité des habits* ; les 121 figures sont accompagnées chacune d'un quatrain imprimé en cursive française. Cet ouvrage obtint du succès ; de nouveaux tirages eurent lieu en 1564 & en 1567. Des exemplaires reliés en maroquin se font payés 115, 155 & 190 fr. aux ventes Yemeniz, Chedeau & Van der Helle.

titre est celui-ci : *Les Songes drolatiques de Pantagruel, ou sont contenues plusieurs figures de l'invention de maistre François Rabelais; & dernière œuvre d'iceluy pour la recreation des bons esprits.*

On ne saurait attribuer à notre Homère bouffon la composition de ces caricatures singulières ; peut-être en a-t-il suggéré l'idée ; elles sont l'œuvre d'un artiste dont le nom est demeuré inconnu & qui s'était inspiré de la verve railleuse de l'historien de Gargantua.

Le catalogue des livres appartenant au libraire Lamy, vendus en 1806, offre, n° 3775, un recueil de dessins à la plume : *Les Songes drolatiques de Pantagruel, de l'invention de maistre François Rabelais*, in-folio ; ces dessins sont au nombre de 122 & on les présente comme étant les originaux des gravures publiées en 1565. Nous ignorons malheureusement ce qu'est devenu ce recueil dont l'examen offrirait sans doute un vif intérêt ; le savant auteur du *Manuel du Libraire* constate que, vers 1797, le libraire Salior en avait fait usage pour entreprendre une édition nouvelle des *Songes* ; 60 planches furent gravées par C.-N. Malapeau, dans le format petit in-4° ; M. Brunet ajoute : « La suite, à ce que l'on prétend, a été terminée, mais non publiée. » Ces gravures de Malapeau sont devenues très-rares ; elles rendent d'ailleurs assez bien l'esprit des originaux ; la pointe est grosse, mais légère & accentuée.

On connaît, du reste, plusieurs autres recueils anciens de ces dessins à la sanguine, dont un se trouve

dans la riche collection de M. Hippolyte Destailleur.

Les *Songes* ont reparu, en 1823, dans l'édition de Rabelais donnée par MM. Esmangart & Eloi Johanneau; ils en forment le neuvième volume. Chaque figure est accompagnée d'un texte explicatif.

On fait quel est le système des deux éditeurs que nous venons de nommer; il consiste à ne rien laisser sans une explication parfaitement positive & des plus claires. Avec eux nulle difficulté, aucune incertitude; maître François a toujours & sans aucune exception eu en vue ses contemporains & les événements dont il avait été le témoin. Ses récits les plus fantastiques sont une allusion continue; les deux savants commentateurs en possèdent la clé, & jamais ils n'éprouvent le moindre embarras; les affirmations les plus tranches, parfois les plus inattendues, découlent de leur plume, comme chose évidente qu'il suffit d'énoncer. Ces procédés sont loin d'avoir obtenu un assentiment unanime; de vives critiques qui paraissent très-fondées ont été dirigées contre leur commentaire historique; celui qu'ils consacrent aux *Songes drôlatiques* soulève également des objections multipliées.

Prenons pour exemple la première figure des *Songes*. Qu'est-ce que ce frocard, vêtu d'une cloche, ayant en tête une enseigne de chef militaire? Il a le sabre au côté; il est à genoux devant une forteresse à créneaux, en forme d'un prie-dieu à roulettes, avec lequel il paraît identifié & ne faire qu'un même corps; une ceinture bien bouclée l'y attache.

Les éditeurs de 1823 ne se sont pas arrêtés un seul moment devant cette énigme; ils voient dans cette image étrange le pape Jules II, auquel la forteresse de la Mirandole, ornée d'attributs militaires, sert d'oratoire. « C'est une allusion à son hypocrisie & au siège « de cette ville, qu'il fit dans les rigueurs de l'hiver, « à l'âge de soixante-dix ans & dans laquelle il entra « par la brèche. Ce prie-dieu roulant & en forme de « forteresse montre clairement qu'il roulait pour ainsi « dire avec lui l'oratoire & l'autel jusque dans ses « expéditions militaires. »

C'est encore le pape Jules II que désigne la figure 3; son casque à aigrette, son long sabre, l'arquebuse qu'il a sur l'épaule sont autant d'indices de ses goûts belliqueux; son manteau, disons mieux, sa chape, que le vent fait voltiger, est le symbole de son caractère fougueux & violent.

Nous retrouvons ce pontife dans la figure n° 7; son corps est couvert d'une écharpe en forme de cloche; il a sur la tête, au lieu de tiare, une ruche d'où sort un effaim d'abeilles; c'est que « la tiare est « une ruche dont les prêtres & les moines font les « abeilles laborieuses. » La fraise qui se prolonge en forme d'arc & qui se termine en éperon, le petit cou-
teau pendu à la ceinture, autre allusion à l'humeur turbulente du personnage. Les traits du visage très-
accentués sont hideux, & la lèvre inférieure allongée
affecte des proportions tracées par un crayon info-
lent.

Il fallait que Rabelais en voulût bien à Jules II, car, revenant sans cesse à la charge, il le prend encore pour sujet de dix-huit autres caricatures, au dire de MM. Esmangart & Johanneau. On peut supposer que ces messieurs, ne sachant trop comment tout expliquer, se sont emparés des moindres traits qui pouvaient fournir lieu à une allusion aux travers que l'histoire est en droit de reprocher à ce pontife.

François I^{er} est offert deux fois à nos railleries. L'image n° 51 montre un personnage de haute taille, ayant aux pieds des éperons gigantesques ; une bavette est placée sous le menton ; une ample & large robe de malade le couvre des pieds jusqu'à la tête ; elle est surmontée d'une aigrette ; il prend sa cuisse gauche des deux mains & il la soulève avec l'expression d'une souffrance aiguë. « C'est évidemment le roi atteint du « mal galant que lui donna la belle Ferronière. » Il faut reconnaître que le profil du personnage offre, dans les dimensions du nez, une ressemblance incontestable avec la physionomie de ce roi, mais il est permis de ne pas voir une allusion à la maladie qui le frappa dans les deux vers des *Fanfreluches antidotées* que citent les commentateurs :

« Le dos d'ung roy trop peu courtoys
 « Poyvré sera soubs un habit d'ermite.

Le *Gargantua* parut en 1532, mais on a lieu de croire qu'il avait été composé depuis quelque temps ; il aurait donc fallu que maître François prédît l'évé-

nement feize ans à peu près à l'avance. On est en droit cependant de faire observer que, sachant à qui il avait affaire, il énonçait une simple conjecture ; l'événement est venu la justifier.

Le n° 70 présente une image semblable, mais elle est tournée dans un sens différent ; même profil au nez d'un développement caractéristique, mêmes éperons gigantesques ; la tête est couverte d'un long bonnet de nuit ; le corps est enveloppé dans une houppelande ; l'expression est celle de la douleur. Un arc détendu placé au côté du malade semble aux commentateurs l'emblème non équivoque de l'état humiliant auquel l'avaient réduit ses excès.

Dans les numéros 44 & 50 on peut voir Grandgousier, le père de Gargantua ; il presse d'une main une énorme marmite d'où sort une épaisse fumée, & de l'autre main il porte une cuiller à sa bouche largement entr'ouverte ; on le voit « mangeant sa part de « trippes de 367014 beufs gras qu'il avoit faict « tuer ; » plus loin, il tient un coutelas & fait un geste qui rappelle évidemment la proposition faite à Gargamelle & que celle-ci se hâte de repousser. Les éditeurs de 1823 ayant posé en principe que Grandgousier est le type de Louis XII, retrouvent ce roi dans ces deux caricatures ; mais, à coup sûr, les allusions échappent à l'analyse la plus subtile.

Rien de plus bizarre que la figure n° 57 ; nos deux savants interprètes la décrivent ainsi : « Personnage « encamaillé & encapuchonné, à tête de jument sur-

“ montée d'une aigrette & à deux corps réunis sous
“ un même camail, présentant sur le côté droit un
“ écusson chargé de trois besants d'or, ayant la
“ main droite gantée, royalement & en forme de main
“ de bénédiction, tenant de la gauche une verge &
“ au bout un sceptre en pied de biche ou de bouc,
“ symbole de sa lubricité, pourvu d'un priape énorme
“ attaché au ventre avec des courroies & supporté
“ par une machine à roulettes, couple monstrueux,
“ planté sur des jambes & des pieds de femme. » Dans
ces étranges fantaisies faut-il voir Diane de Poitiers ?
Faut-il, pour obtenir cette explication inattendue, admettre comme certain que c'est elle que Rabelais avait en vue lorsqu'il parlait de la grande jument que
“ Fayoles, quart roy de Numidie, envoya de Affri-
“ que à Grandgousier. » Bien des doutes subsisteront à cet égard.

Quant à Henri II, MM. Esmangart & Johanneau ne doutent pas que c'est à ce prince que se rapporte le Pantagruel de maître François ; ils retrouvent Pantagruel dans six des *Songes drôlatiques* (n°s 23, 25, 46, 53, 57, 113) ; ils en tirent une conclusion fort naturelle, mais tant soit peu contestable, puisque les principes qu'ils posent ne sont nullement démontrés. Ils n'appuient leur dire que sur des considérations tout à fait arbitraires.

Charles-Quint ne pouvait échapper à l'ardeur de nos interprètes ; mais ils ne semblent pas avoir eu la main heureuse dans le choix de l'image qu'ils lui assi-

gnent. C'est le n° 103, personnage en forme de marmite dont la fumée s'élève du sommet du couvercle, lequel est percé d'un couteau de cuisine & dont il sort à droite une main armée d'un couperet, & à gauche une autre main tenant un chapeau de forme pointue, ainsi que des têtes de coq. Le puissant empereur n'abdiqua-t-il pas afin d'aller régner dans la cuisine des moines du couvent de Saint-Just ? Les têtes de coqs ne sont-elles point une allusion aux Français qui, en battant les troupes de l'empereur, le dégoûtèrent de la domination ? Le liquide qui sort de la marmite à flots pressés ne signifie-t-il pas que les vastes projets, que les victoires du puissant potentat s'en allèrent à vau-l'eau ? Nous ne croyons point que l'auteur des *Songes* ait été chercher des allusions aussi ingénieries ; ses interprètes lui prêtent à coup sûr une malice bien plus raffinée que celle qui l'inspirait.

Persistant dans leur système de voir dans chacune des 120 caricatures la reproduction grotesque & exagérée des personnages qui figurent dans l'épopée satirique de maître François, nos interprètes découvrent Panurge dans six de ces images. Ils croient avoir établi dans leur immense *Commentaire historique* que Panurge, c'est le cardinal de Lorraine ; ils font ainsi fort à l'aïse pour expliquer les figures n°s 47, 48, 52, 68, 76, 96 ; mais quant à ce qui concerne la première, il est assez difficile de reconnaître Panurge dans ce personnage à figure hypocrite, à longues oreilles, dont la tête creuse représente un bénitier, &

qui, assis dans une sorte de stalle, un couteau à son côté, lève un goupillon dans sa main droite. Il n'y a là, ce nous semble, rien qui puisse raisonnablement se rattacher d'une façon spéciale à ce prince de l'Eglise, fort peu édifiant à tous les points de vue & dont Brantôme trace un portrait plus ressemblant sans doute que séduisant (1).

La même observation s'applique au numéro 48 ; cet individu, coiffé d'un immense chapeau rond, dont les traits, les bras, sont hideusement décharnés, & qui ouvre un sac afin de laisser tomber un gros volume dans un puits, est-ce le cardinal ? Les indices qu'on voudrait invoquer pour le reconnaître sont bien fugitifs, bien incertains.

Admettez que le frère Jean des Entommeures soit le cardinal du Bellay, ce protecteur de Rabelais ; cherchez ensuite les caricatures que, par des rapprochements bien forcés, vous rattacherez à ce moine, vous n'en rencontrerez pas moins de six (nos 5, 6, 9, 41, 54, 77), mais tout ceci ne repose que sur des conjectures extrêmement hasardées.

Les interprètes prétendent que six caricatures di-

(1) Un pamphlet célèbre & dont le seul exemplaire connu a été acquis au prix de 1,400 fr. pour le compte de la ville de Paris, à la vente de M. J. Ch. Brunet, *l'Epistre envoilee au tigre de la France*, adresse à ce cardinal les reproches les plus fanglants. On devra bientôt, nous l'espérons, à M. Ch. Read, une réimpression de cet écrit, où déborde une éloquence indignée & qu'on attribue presque avec certitude à François Hotman.

verses (n^os 61, 64, 65, 66, 73 & 74) se rapportent à Corneille Agrippa ; ce personnage singulier, cet érudit paradoxal & charlatan n'obtient dans les récits de Rabelais qu'une mention assez fugitive ; est-il raisonnable de croire que le dessinateur eût voulu le représenter sous une demi-douzaine d'aspects différents ?

Ne sachant souvent à quels personnages historiques rattacher les débauches de crayon qu'ils avaient sous les yeux, les doctes commentateurs ont pris le parti d'y voir l'image de quelques-unes des créations allégoriques qui se jouent dans les récits de Rabelais. Quaresme-Prenant leur semble retracé douze fois (n^os 8, 16, 17, 18, 39, 40, 55, 69, 83, 85, 93, 106) ; Niphlefeth, la reine des Andouilles de l'île Farouche, se montre à deux reprises (n^os 35 & 36) ; le personnage vigoureux & ventru, coiffé d'un bonnet de cuisine que surmonte un épi de blé & qui tient un écumoire, c'est Riflandouille. (Livre IV, chapitre 37.)

La figure n^o 100, cet homme dont les traits indiquent la fureur, qui tient un poignard d'une main, une torche de l'autre, c'est Picrochole, ce roi de Lerne, qui fut si bien déconfit par Gargantua & qui se proposait de tout mettre à feu & à sang. On paraît en droit de retrouver dans l'espèce de marmite à face humaine, tracée n^o 22, Manduce, le dieu des Gastrolâtres, « effigie monstrueuse, ayant la tête plus « grosse que tout le reste du corps ; » il faut cependant avouer que ses « amples, larges & horrificques « maschoueres bien endentelées » font défaut, mais

on les retrouve, planche 115, dans cet individu qui n'est que tête & gueule, dont la coiffure figure un énorme pâté, qui pose un genou en terre & qui se précipite sur une lèchefrite pour la lécher plus à son aise.

Nous croyons, comme Charles Nodier, qu'il ne faut pas étouffer les ingénieux badinages de Rabelais sous des commentaires historiques forcés & insipides. On juge bien mal le redoutable satirique du genre humain en le réduisant aux proportions d'un libelliste. Sa raillerie porte sur le monde entier, non sur les mesquines intrigues de la cour. Il s'est sans doute exercé parfois sur le personnage contemporain, sur l'anecdote du jour, mais ces allusions sont difficiles à préciser, car l'auteur les mêle à plaisir dans une foule de circonstances qui déroutent le lecteur le plus attentif. Il avait des motifs pour demeurer énigmatique.

L'ingénieux académicien que nous venons de nommer observe que les explications historiques qu'on s'est évertué à entasser, reposent presque toutes sur des anachronismes flagrants. « Il paraît main-
« tenant incontestable que le *Gargantua* fut composé
« dès 1528, époque où la duchesse d'Etampes n'avait
« que vingt ans, & le crédit de Diane de Poitiers ne
« commença que vers 1547, c'est-à-dire longtemps
« après la publication des trois premiers livres où
« l'on veut qu'elle soit désignée. »

La critique plus judicieuse admet dans Rabelais des allusions aux événements de l'époque, mais sans suite, sans système suivi avec une imperturbable té-

nacité ; elle prend pour elle le conseil que donne maître Alcofribas lui-même ; elle se garde bien de « calfreter des allégories qui ne furent onques son- « gées. » Un écrivain ingénieux l'a dit avec raison ; il est absurde de voir dans Panurge le portrait de tel évêque, de tel cardinal. « Panurge, c'est Panurge « lui-même, un personnage nouveau que Rabelais a « mis au monde & que je reconnaïs quand je le ren- « contre. Pour doter Panurge de tant de vices & de « passions diverses, il fallait plus que le caractère « d'un prélat. Chacun, à la cour, donnait sa quote- « part. Rabelais allait de l'un à l'autre : Monseigneur, « un peu de votre rancune, un peu de votre prodi- « galité pour mon Panurge ? — Monsieur, un peu de « votre insouciance & de votre génie d'intrigue ? — « Et vous, sire docteur, un peu de votre érudi- « tion ; c'est pour mon Panurge ; il s'en servira pour « amuser le public que vous ennuyez. Puis, rentré « chez lui ; & moi, disait Rabelais, ne donnerai-je « rien ? Alors, se faisant son examen de conscience, « il trouvait chez lui quelque vice de bon aloi, le « goût de la table ou l'esprit de satire, il le parta- « geait de bonne grâce avec son héros. »

C'est à ce point de vue qu'il faut envisager les personnages de Rabelais ; on renonce alors à leur identification complète avec des individus du seizième siècle. Renchérisson sur les excentricités bouffonnes du satirique, le dessinateur s'est laissé aller aux charges les plus outrées, les plus extravagantes, mais en

même temps les plus spirituelles en leur étrangeté. Nous sommes tenté de croire que le public, en 1565, n'y entendait pas malice & qu'il s'amusait naïvement & simplement de l'aspect de ces figures monstrueuses ; nous serions disposé à les rapprocher des imaginations d'un illustre artiste espagnol, de Francisco Goya, qui, dans ses *Caprichos*, dans ses *Sueños*, s'est plu à tracer parfois des images fantastiques, des êtres factices dans lesquels on a voulu voir des allusions à des personnages de la cour de Charles IV, allusions réelles peut-être, mais dont le trait satirique & aigu reste plongé dans une obscurité qui ouvre une large carrière aux explications des interprètes décidés à révéler ce que l'auteur avait soigneusement caché.

Observons aussi que des caricatures grotesques, tout à fait dans le genre des *Songes drôlatiques*, & parfois offrant avec eux une ressemblance des plus frappantes, se montrent dans quelques ouvrages antérieurs à 1565 & où Rabelais n'a rien à voir (1). C'est ainsi que le frontispice des *Devises héroïques*, de Claude Paradin, mises au jour dès 1557, offre des personnages ayant les mêmes traits que ceux que Richard Breton présentait au public. Les couvertures cartonnées des

(1) On retrouve également bon nombre des figures grotesques des *Songes* dans les bordures qui encadrent les vignettes gravées sur bois, attribuées à Salomon Bernard, & qui décorent la *Métamorphose d'Oyide* publiée à Lyon, chez Ian de Tournes, en 1557. Ces vignettes ont été utilisées dans d'autres publications de la même époque.

divers tomes qui composent la traduction allemande de Rabelais, par le docteur G. Regis, accompagnée d'un très-long commentaire, sont décorées de petites figures, finement gravées, qui, parfois, reproduisent exactement les planches sur bois de 1565.

L'édition originale des *Songes drôlatiques* est devenue extrêmement rare; l'exemplaire que possède la Bibliothèque impériale est incomplet d'un feuillet, ce qui réduit le nombre des planches à 118; c'est également ce que contenait un autre exemplaire venant de la belle collection Girardot de Prefond & payé 150 fr. à la vente Mac-Carthy, en 1816. Le *Manuel du Libraire* indique d'autres adjudications: 411 fr., vente Nodier; 775 fr., vente Solar. Depuis, nous en avons noté trois autres: 305 fr., vente Chedeau, en 1865, n° 827; 705 fr., vente Yemeniz, en 1865, n° 2378; 1,500 fr., vente J.-Ch. Brunet, en 1868, n° 430; c'était l'exemplaire Nodier. On voit ainsi que la valeur de ce petit recueil s'est graduellement accrue dans de fortes proportions. Il était devenu impossible aux amateurs de se le procurer séparément; il fallait se résigner à acquérir les neuf volumes de l'édition *Variorum*. Nous avons voulu offrir à quelques curieux les moyens de le placer dans leur cabinet, & nous n'avons rien épargné pour que cette réimpression obtînt les suffrages des bibliophiles les plus délicats.

E. T.

LES
SONGES DROLA-
TIQVES DE PANTAGRVEL,
ou sont contenues plusieurs figures
de l'inuention de maistre Fran-
çois Rabelais: & dernie-
re œuvre d'iceluy,
pour la recreation
des bons
esprits.



A PARIS,

Par Richard Breton, Rue S. Iaques,
à l'Escreuiffe d'argent.

M. D. LXV.

AV LECTEUR SALVT.



A grande familiarité que i'ay eue avec feu Frāçois Rabelais m'a incité (amy lecteur) voire cōtraint de mettre ceste derniere de ses œuures en lumiere qui sont, Les diuers songes drolaticques du tresexcellent, mirificque Pantagruel: homme iadis tres-renommé à cause de ses faicts heroiques, comme les histoires tresplusque veritables en fōt des discours admirables: qui est la principale cause que ie n'ay (pour euiter prolixité) voulu en faire aucune mention, ains seulement ie certifiray, cōme en passant, que ce sont figures d'vne aussi estrāge façon qu'il s'en pourroit trouuer par toute la terre, & ne croy point que Panurge en ait iamais veu ne cogneu de plus admirables es pays ou il a faict n'agueres ses dernieres nauigations. Or quant à vous faire vne ample description des qualitez & estats, i'ay

laissé ce labeur à ceux qui ont versé en
ceste faculté & y sont plus suffisans que
moy: voire pour en declarer le sens mi-
stique ou allegorique, aussi pour leur im-
poser les noms, qui à chacun seroit conue-
nable. Le n'ay semblablement trouué
bon de faire vn long preface pour la re-
commandation de ce present œuvre, ce-
la est à faire à ceux qui veulent faire vo-
ler leur renommee parmy l'vniuers: car
comme on dit en commun prouerbe,
quand le vin est bon, il ne fault point de
bouchon à l'huis de la tauerne. Le n'ay
voulu aussi m'amuser à discourir l'inten-
tion de l'autheur, tāt à cause que i'en suis
incertain, que pour la grand difficulté qui
se trouue à contenter tant d'esprits qui
sont d'eux mesmes assez lunatiques, i'e-
spere toutesfois que plusieurs s'y trouue-
ront satisfaict: car celuy qui sera res-
ueur de son naturel y trouuera de quoy
resuer, le melencolique de quoy fesiouir,
& le ioyeux de quoy rire, pour les biga-
retez qui y sont contenues priant vn cha-
cun d'eux de prendre le tout en bonne

part, l'asseurant que mettant cest oeuvre
en lumiere, ie n'ay entendu aucun y estre
taxé ne cōpris de quelque estat ou condi-
tion qu'il soit, ains seulement pour seruir
de passé temps à la ieunesse, ioint aussi
que plusieurs bons esprits y pourrōt tirer
des inuentions tant pour faire crotefes,
que pour establir mascarades, ou pour
appliquer à ce qu'ils trouuerront que l'o-
casion les incitera, voila à la vérité
qui m'a en partie induit ne laisser
euanouir ce petit labeur, te
priant affectueusement le
receuoir d'aussi bon
cueur qu'il t'est
présenté.



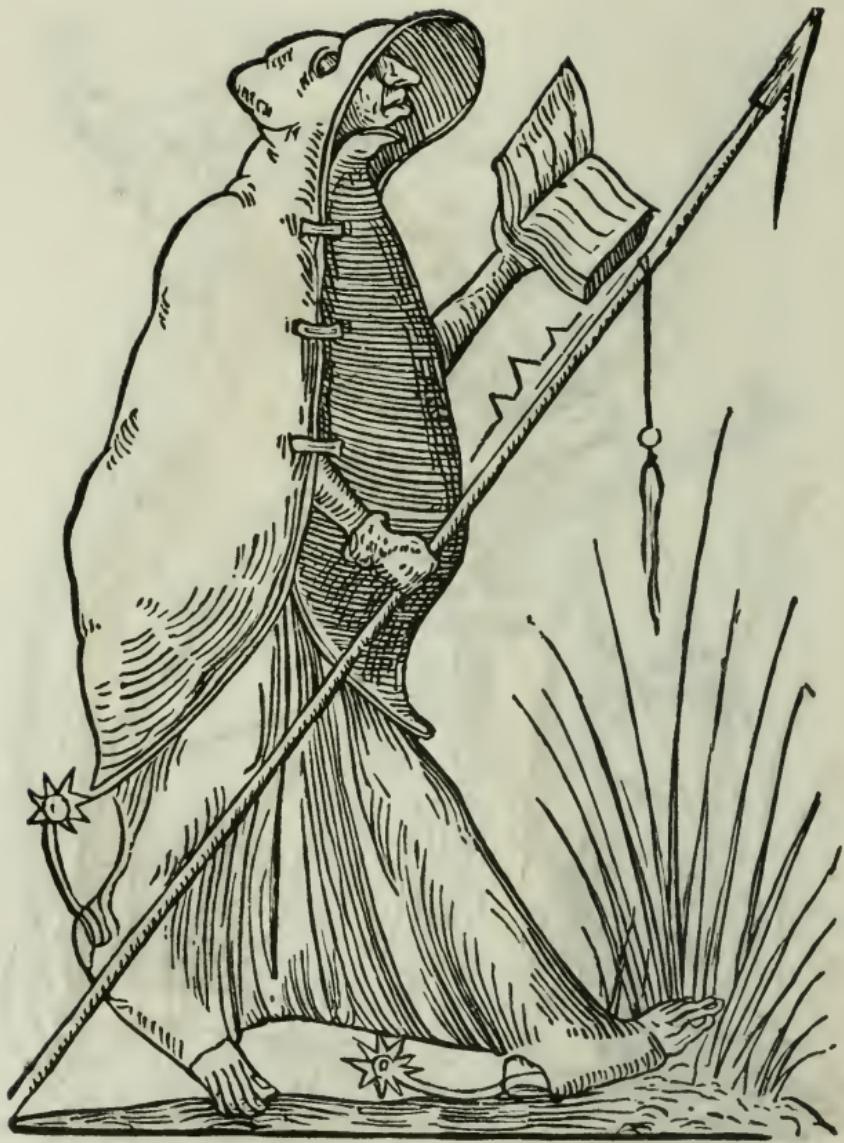
A 4.





















B





B 2





B 3





B 4





















C





C 2





C 3





C 4









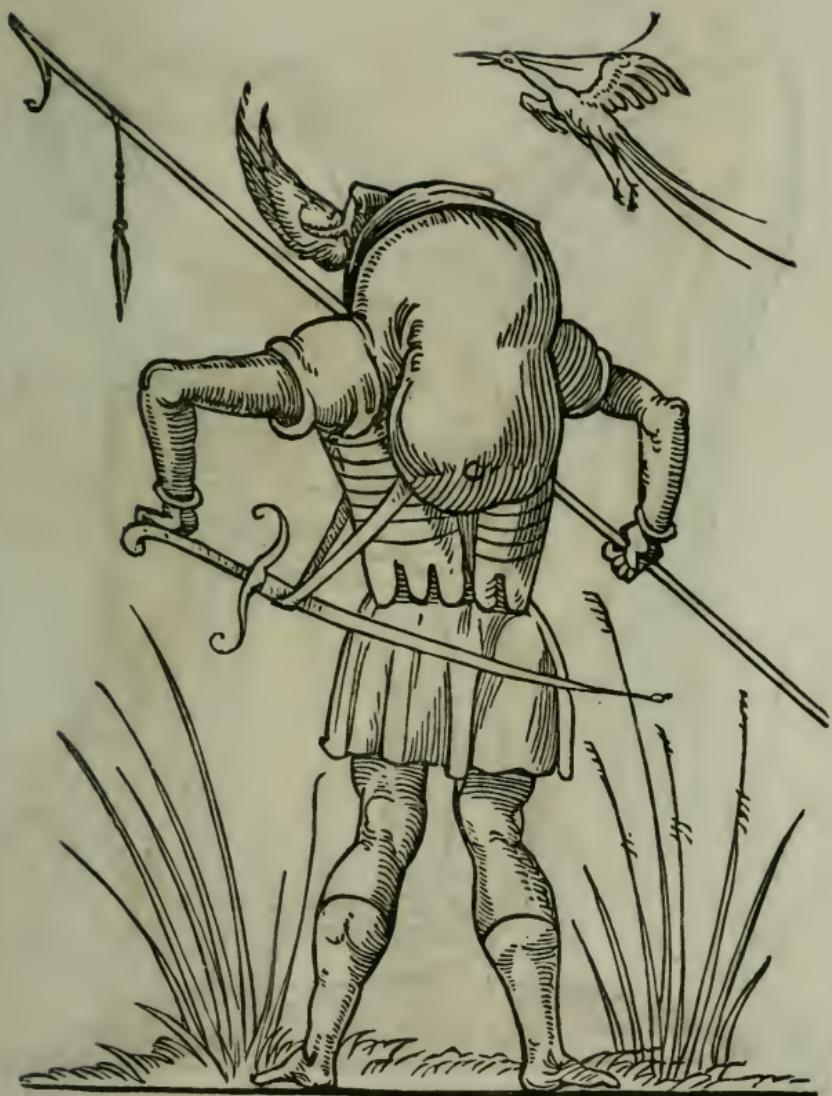












D





D 2





D 3





D 4







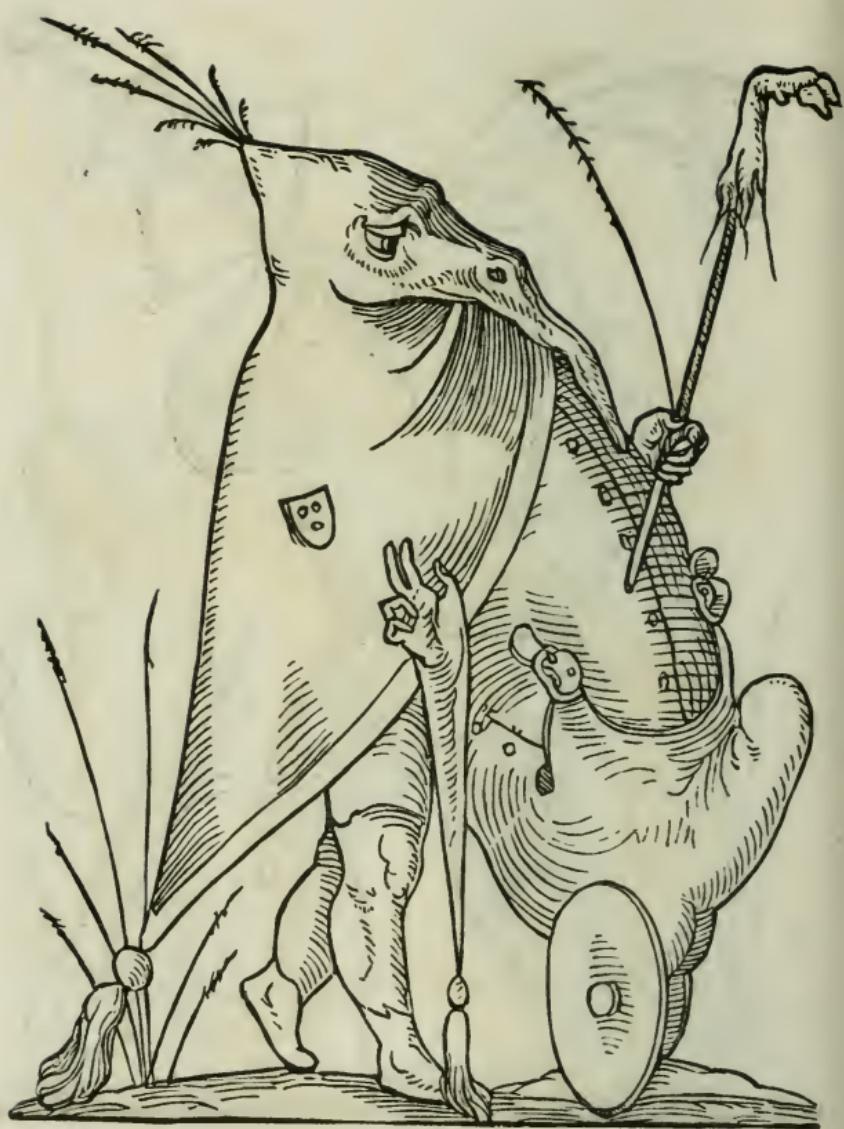














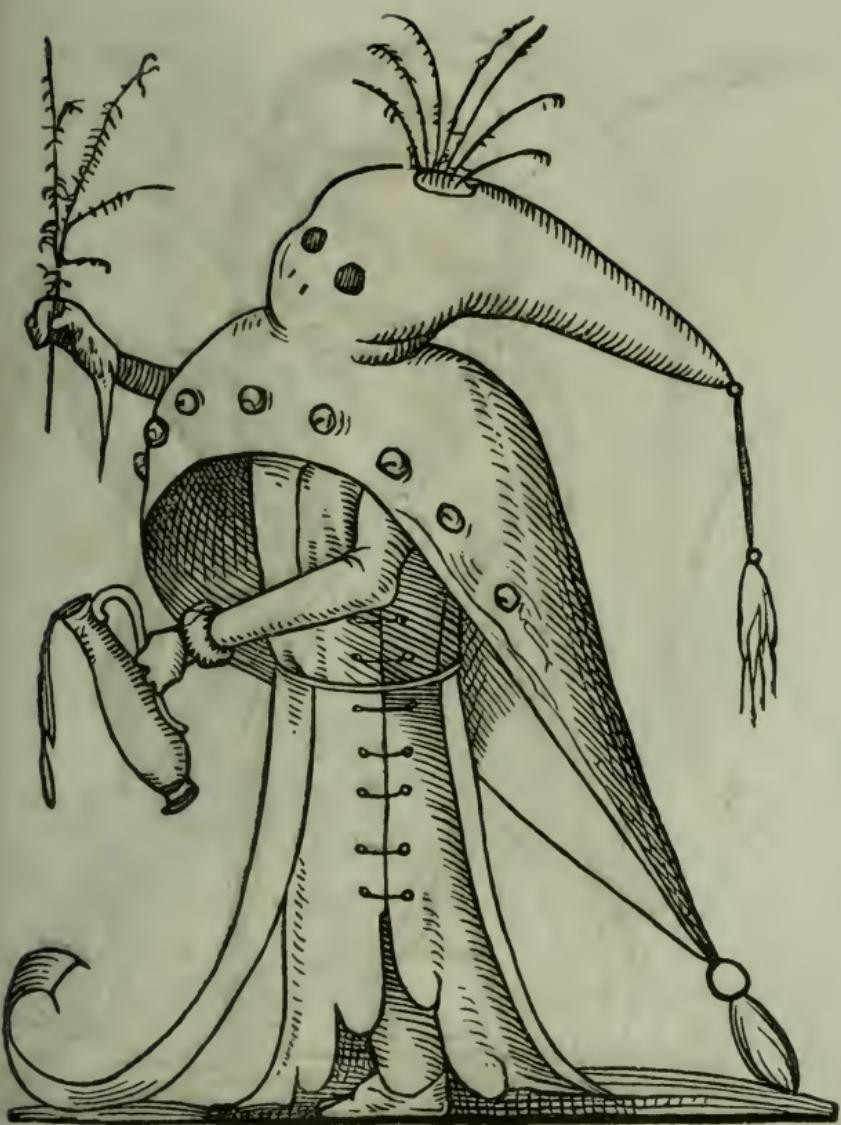
E





E 2





E 3

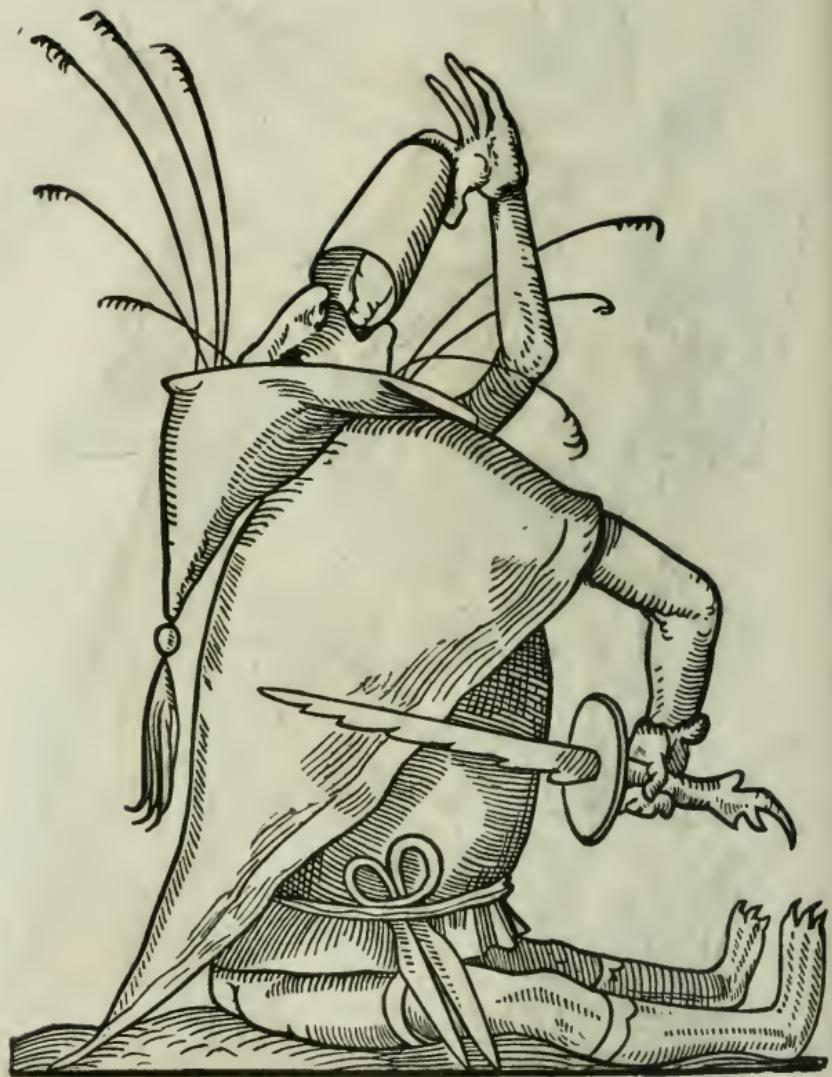




E 4





















F





F 2



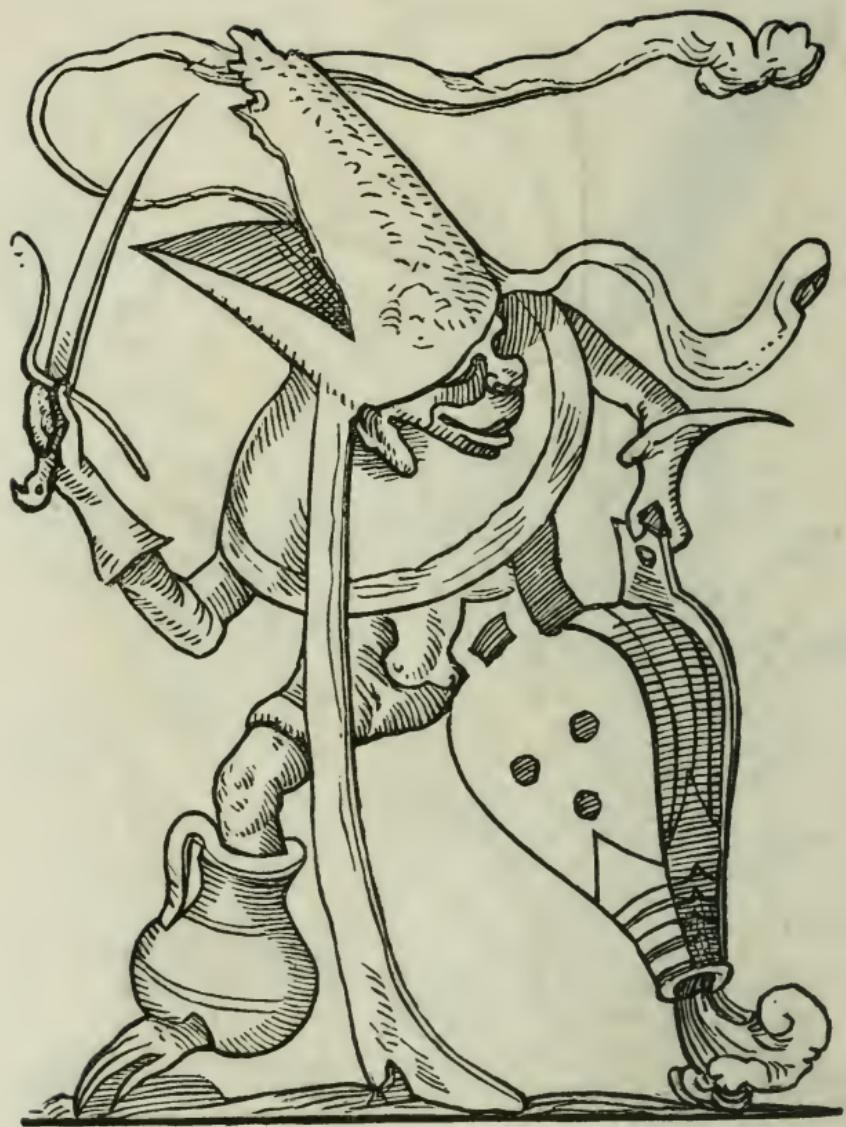


F 3





F 4

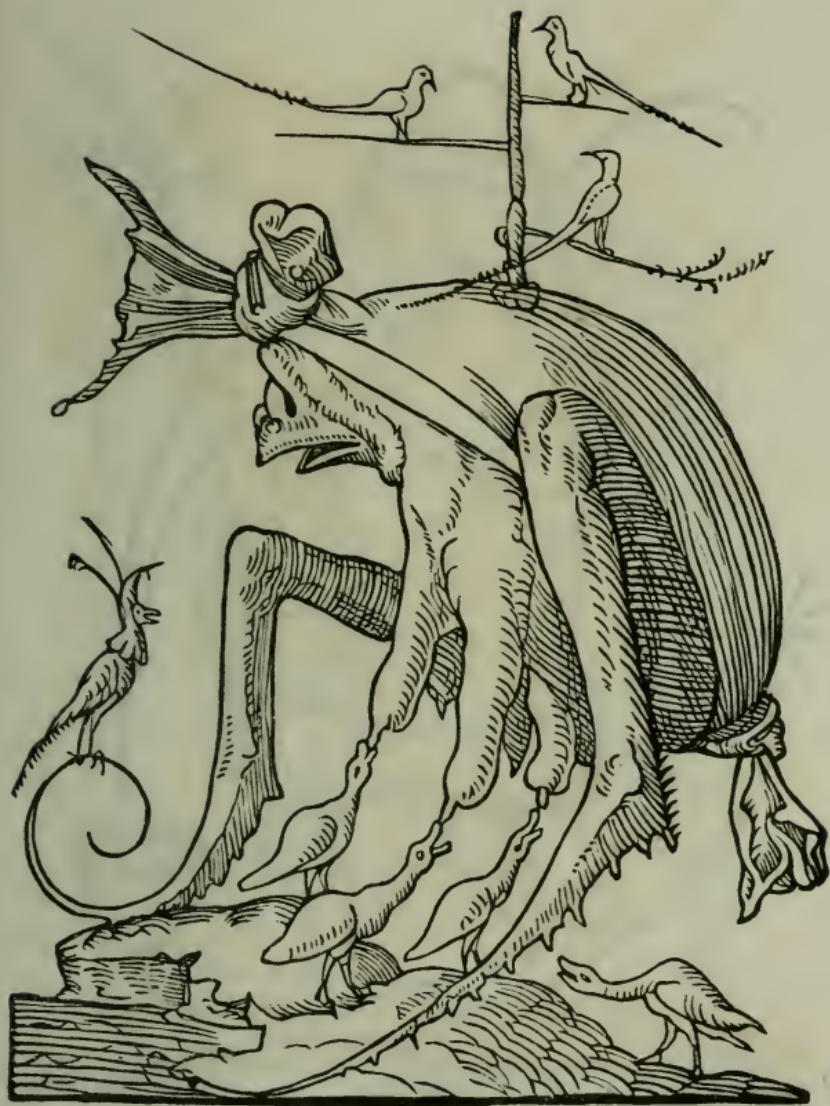




















G





G 2



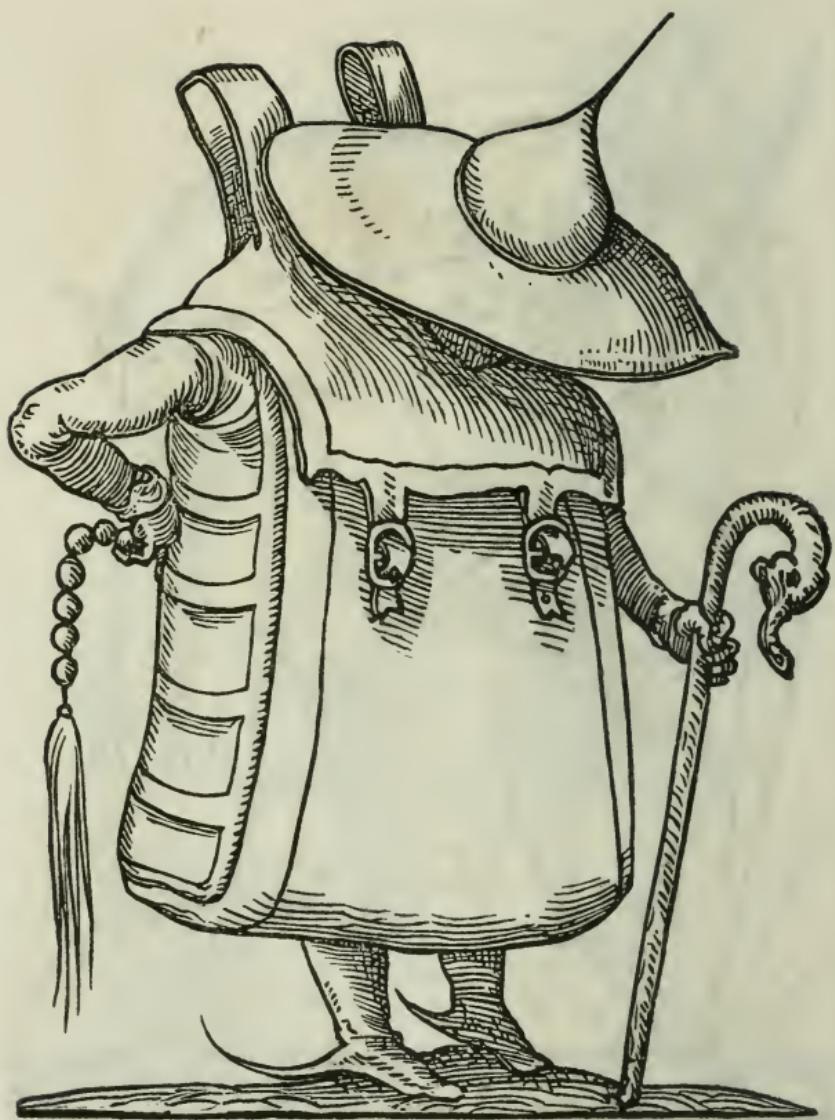


G 3

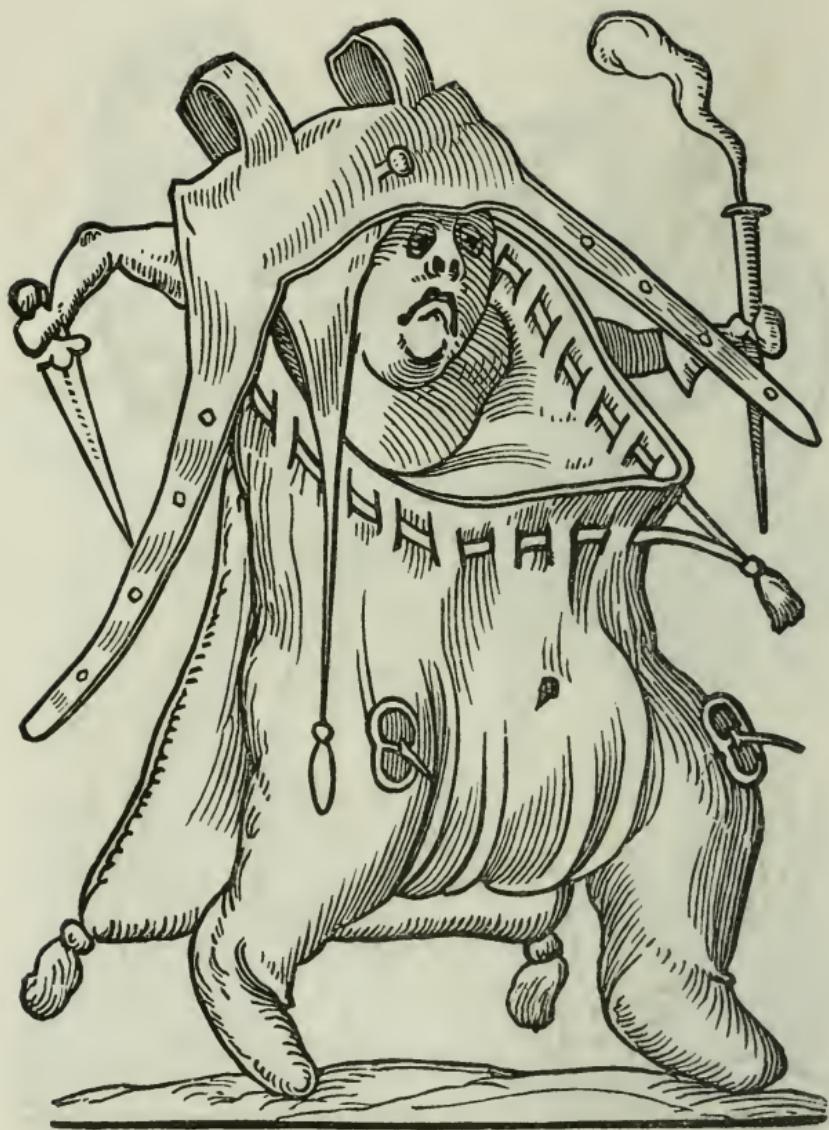




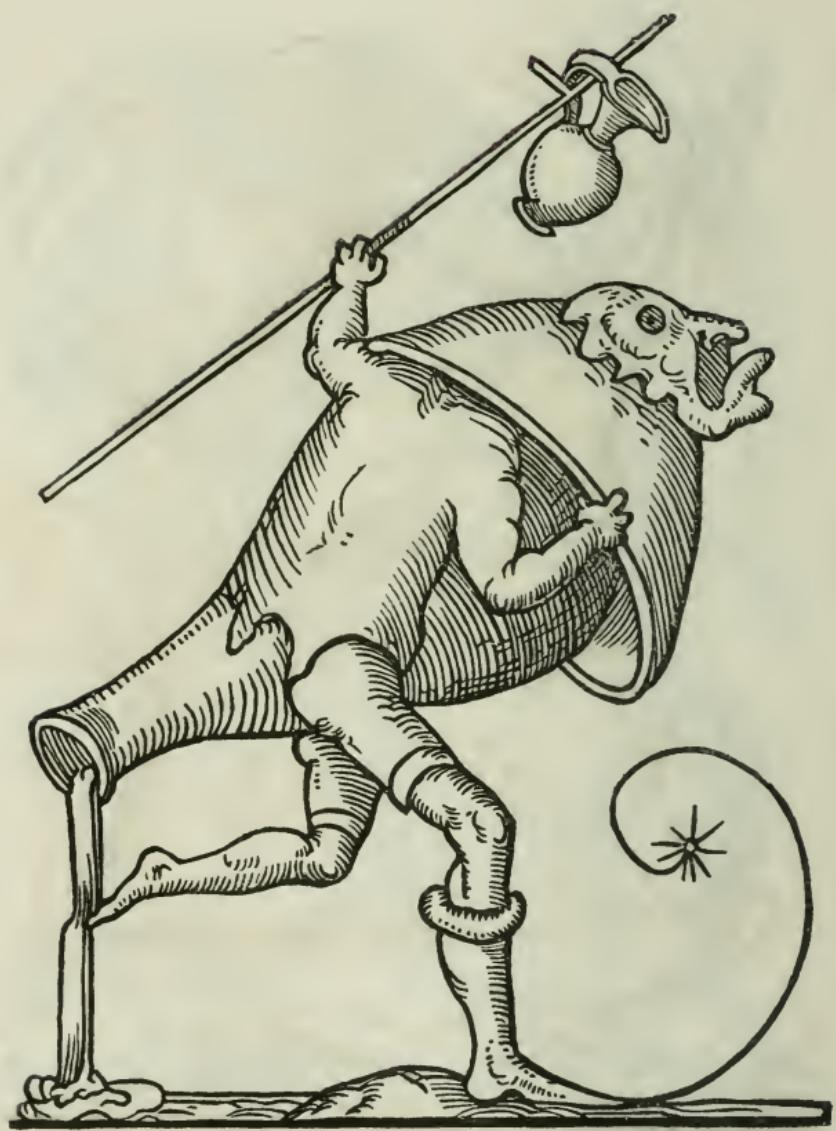
G 4





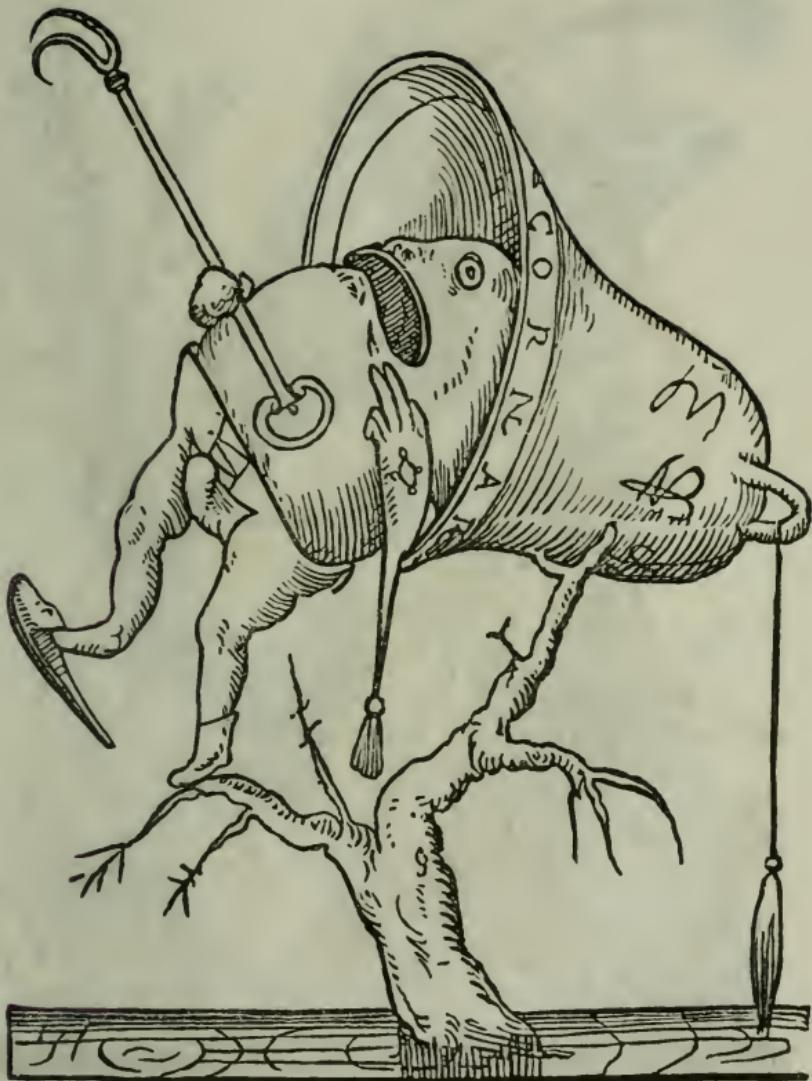








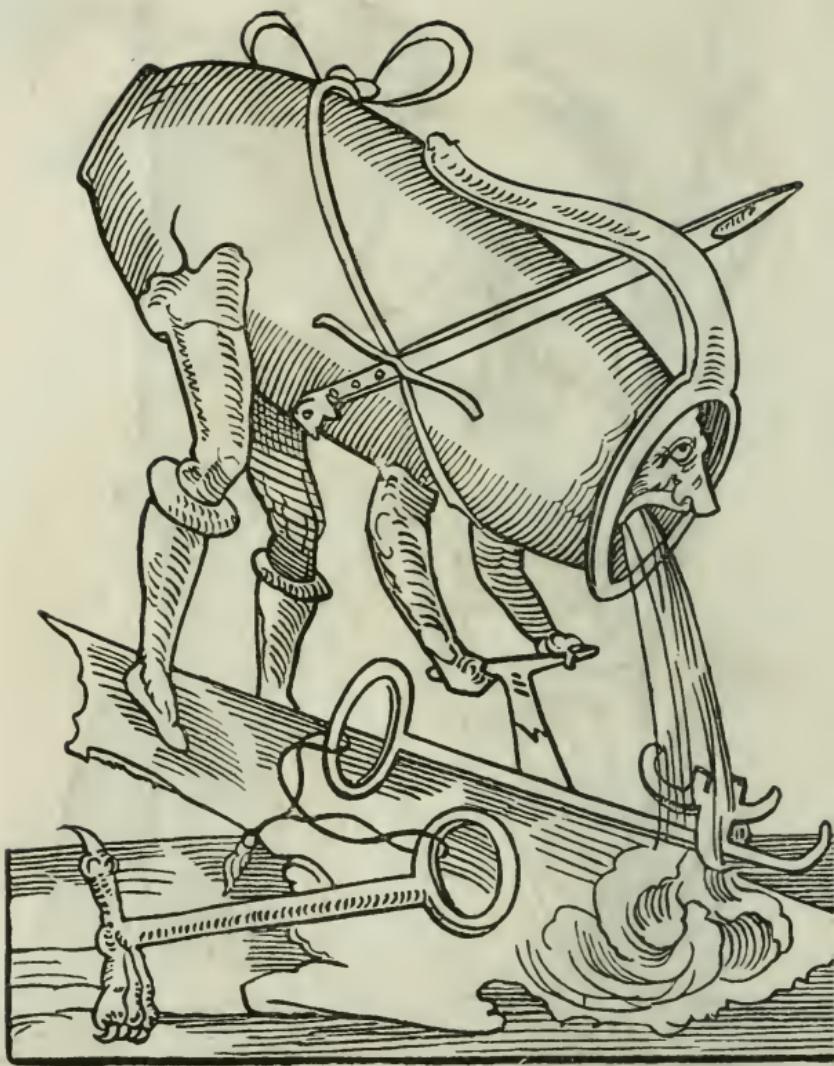








G





G 2





G 3





G 4















Imprimé par

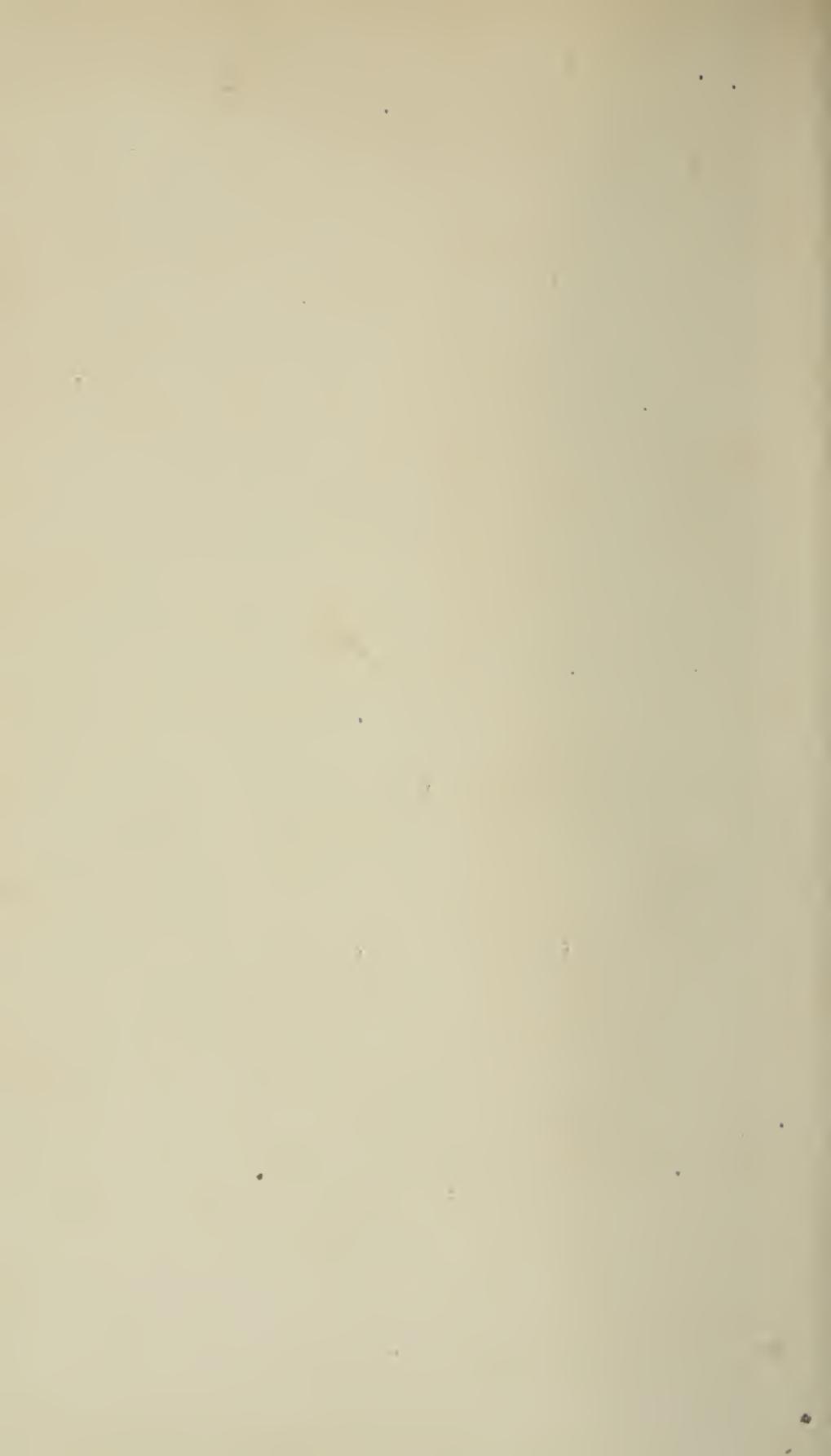
W. DRUGULIN A LEIPZIG



pour la

LIBRAIRIE TROSS A PARIS.

M. DCCC. LXIX.



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00130 0819





